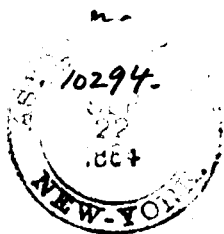


POÈMES TRAGIQUES



NY NY
22
1904

Et la chaude lumière inonde la nuée,
La cendre du soleil nage dans l'air épais;
L'oiseau dort sous la feuille à peine remuée,
Et toute rumeur cesse, et midi brûle en paix.

C'est l'heure où le Khalyfe, avant la molle sieste,
Au sortir du harem embaumé de jasmin,
Entend et juge, tue ou pardonne d'un geste,
Ayant l'honneur, la vie et la mort dans sa main.

Voici. Le Dyouân s'ouvre. De place en place,
Chaque verset du Livre, aux parois incrusté,
En lettres de cristal et d'argent s'entrelace
Du sol jusqu'à la voûte et sans fin répété.

Sous le manteau de laine et la cote de mailles
Et le cimier d'où sort le fer d'épieu carré,
Les Émyrs d'Orient dressent leurs hautes tailles
Autour de Soulymân, l'Ommyade sacré.

Les Imâns de la Mekke, immobiles et graves,
Sont là, l'écharpe verte enroulée au front ras,
Et les chefs de tribus chasseresses d'esclaves
Dont le soleil d'Égypte a corrodé les bras.

Au fond, vêtus d'acier, debout contre les portes,
De noirs Éthiopiens semblent, silencieux,
Des spectres de guerriers dont les âmes sont mortes,
Sauf qu'un éclair rapide illumine leurs yeux.

Œil du Glorifié, Khalyfe du Prophète,
Qui règle l'univers du Levant au Couchant
Par la force invincible et l'équité parfaite!
Délices du fidèle et terreur du méchant!

Ainsi qu'il est écrit aux Sourates du Livre,
Puisqu'il faut rendre compte et payer ce qu'on doit,
L'homme est prêt : il attend de mourir ou de vivre.
J'ai parlé. — Soulymân écoute et lève un doigt.

Les tentures de soie, aussitôt repliées,
S'ouvrent. Un grand vieillard, sous des haillons de deuil,
La tête et les pieds nus et les deux mains liées,
Maigre comme un vieil aigle, apparaît sur le seuil.

Sa barbe, en lourds flocons, sur sa large poitrine,
Plus blanche que l'écume errante de la mer,
Tombe et pend. Le dédain lui gonfle la narine
Et dans l'orbite cave allume son œil fier.

Un sillon rouge encore, une âpre cicatrice,
Du crâne au sourcil droit traverse tout le front
Qui se dresse, bravant l'envie accusatrice,
Indigné sous l'outrage et hautain sous l'affront.

Ceux d'Yémen, d'Hedjaz, de Syrie et d'Afrique,
Pour le laisser passer s'écartent un moment,
Et lui, sans incliner sa stature héroïque,
Devant le Maître assis s'arrête lentement.

Où, farouche, enivré de jeunesse et de force,
Il criait vers le ciel, ainsi qu'un lionceau
Qui s'essaie à rugir et déchire l'écorce
Des durs dattiers dont l'ombre abrita son berceau.

Il revoit ses combats de Syrie et de Perse,
Et l'Égypte et Carthage et le désert ardent,
Et les rudes tribus qu'il pourchasse et disperse
Des gorges de l'Atlas à la mer d'Occident;

Puis, le détroit franchi par les barques Berbères,
Et son noble étalon qui, hérissant ses crins,
Pour fouler le premier le sol des vieux Ibères
Saute parmi l'écume et les embruns marins;

Les assauts furieux des hautes citadeller,
La mêlée où, debout sur le large étrier,
Le sabre au poing, trouant les hordes infidèles,
Il buvait à longs traits l'ivresse du guerrier;

Et les bandes de Goths aux lourdes tresses rousses
Fuyant, la lance aux reins, par les vals et les monts,
Et les noirs cavaliers du Mahgreb à leurs trousses
Bondissant et hurlant comme un vol de démons!

Allah! jours de triomphe, heures illuminées
Par l'héroïque orgueil hérité des aïeux!
Quand, du mont de Tharyk jusques aux Pyrénées,
L'étendard de l'Islam flottait victorieux;

C'est l'heure de la mort. Le supplice est au terme.
Voici le carrefour funèbre et le pavé.
Un sombre Éthiopien dégaine d'un poing ferme
Le sabre grêle et long tant de fois éprouvé.

La foule, alors, dont l'œil multiple se dilate,
Voit se transfigurer l'homme aux membres sanglants.
Ses haillons sont d'azur, d'argent et d'écarlate ;
La cotte d'acier clair luit et sonne à ses flancs.

Il n'est plus garrotté sur le morne squelette
Qu'un eunuque abruti traîne par le licou,
Et qui geint de fatigue, et qui butte, et halète,
Et tend son maigre col d'un air sinistre et fou.

Eunuque, Éthiopien, âne poussif et gauche,
Tout s'efface. Lui seul surgit, l'épée en main.
Sa barbe et ses cheveux rayonnent. Il chevauche
La Créature auguste aux lèvres de carmin,

Aux serres d'aigle, avec dix blanches paires d'ailes,
Al-Borak, dont la croupe est comme un bloc vermeil,
Et qui, telle qu'un paon constellé de prunelles,
Élargit la splendeur de sa queue au soleil.

Agitant ses crins d'or, la céleste Cavale,
Dans la sérénité de l'air silencieux,
D'une odeur ineffable embaume l'intervalle
Qu'elle a franchi d'un bond en s'envolant aux cieux.





Dans le ciel clair

Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte,
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Parfume la feuillée étincelante et verte
Où les nids amoureux, palpitants, l'aile ouverte,
A la cime des bois chantent à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte.

En grêles notes d'or, sur les graviers polis,
Les eaux vives, filtrant et pleuvant goutte à goutte,
Caressent du baiser de leur léger roulis
La bruyère et le thym, les glaïeuls et les lys ;
Et le jeune chevreuil, que l'aube éveille, écoute
Les eaux vives filtrant et pleuvant goutte à goutte
En grêles notes d'or sur les graviers polis.

Le long des frais buissons où rit le vent sonore,
Par le sentier qui fuit vers le lointain charmant
Où la molle vapeur bleuit et s'évapore,
Tous deux, sous la lumière humide de l'aurore,
S'en vont entrelacés et passent lentement
Par le sentier qui fuit vers le lointain charmant,
Le long des frais buissons où rit le vent sonore.

La volupté d'aimer clôt à demi leurs yeux,
Ils ne savent plus rien du vol de l'heure brève,
Le charme et la beauté de la terre et des cieux
Leur rendent éternel l'instant délicieux,
Et, dans l'enchantement de ce rêve d'un rêve,
Ils ne savent plus rien du vol de l'heure brève,
La volupté d'aimer clôt à demi leurs yeux.

Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte
L'aube fleurit toujours comme un divin rosier;
Mais eux, sous la feuillée étincelante et verte,
N'entendront plus, un jour, les doux nids, l'aile ouverte,
Jusqu'au fond de leur cœur chanter à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte.



LE SUAIRE

DE MOHHAMED-BEN-AMER-AL-MANÇOUR



Le Suaire

De Mobbâmed-ben-Amer-al-Mançour

Gémis, noble Yémen, sous tes palmiers si doux !
Schamah, lamente-toi sous tes cèdres noirs d'ombre !
Sous tes immenses cieux emplis d'astres sans nombre,
Dans le sable enflammé cachant ta face sombre,
Pleure et rugis, Mahgreb, père des lions roux !

Asraël a fauché de ses ailes funèbres
La fleur de Korthobah, la Rose des guerriers !
Les braves ont vidé les larges étriers,
Et les corbeaux, claquant de leurs becs meurtriers,
Flairent la chair des morts roidis dans les ténèbres.

Pâle et grave, percé de coups, haché d'entailles,
Le Hadjeb immortel, comme il était écrit,
Pour monter au Djennet qui rayonne et fleurit,
Rend aux Anges d'Allah son héroïque esprit
Ceint des palmes et des éclairs de cent batailles.

L'âme est partie avec la pourpre du soleil.
Sous la peau d'un lion fauve à noire crinière,
Dans le coffre de cèdre où croissait la poussière
Recueillie en vingt ans sur l'armure guerrière,
Mohhâmed-al-Mançour dort son dernier sommeil.

Nos temps sont clos, voici les jours expiatoires !
O race d'Ommyah, ton trône est chancelant
Et la plaie incurable est ouverte à ton flanc,
Puisque l'Homme invincible est couché tout sanglant
 Dans la cendre de ses victoires !





L'Astre rouge

Il y aura, dans l'abîme du ciel, un
grand Astre rouge nommé Sahil.

Le Rabbi Aben-Ezra.

Sur les Continents morts, les houles léthargiques
Où le dernier frisson d'un monde a palpité
S'enflent dans le silence et dans l'immensité;
Et le rouge Sahil, du fond des nuits tragiques,
Seul flambe, et darde aux flots son œil ensanglanté.

Par l'espace sans fin des solitudes nues,
Ce gouffre inerte, sourd, vide, au néant pareil,
Sahil, témoin suprême, et lugubre soleil
Qui fait la mer plus morne et plus noires les nues,
Couve d'un œil sanglant l'universel sommeil.



La Lampe du Ciel

Par la chaîne d'or des étoiles vives
La Lampe du ciel pend du sombre azur
Sur l'immense mer, les monts et les rives.
Dans la molle paix de l'air tiède et pur
Bercée au soupir des houles pensives,
La Lampe du ciel pend du sombre azur
Par la chaîne d'or des étoiles vives.

Elle baigne, emplit l'horizon sans fin
De l'enchantement de sa clarté calme ;
Elle argente l'ombre au fond du ravin,
Et, perlant les nids posés sur la palme,
Qui dorment, légers, leur sommeil divin,
De l'enchantement de sa clarté calme
Elle baigne, emplit l'horizon sans fin.

II

Voici des perles de Mascate
Pour ton beau col, ô mon amour!
Un sang frais ruisselle, écarlate,
Sur le pont du blême Giaour.

Pour ton beau col, ô mon amour,
Pour ta peau ferme, lisse et brune!
Sur le pont du blême Giaour
Des yeux morts regardent la lune.

Pour ta peau ferme, lisse et brune,
J'ai conquis ce trésor charmant.
Des yeux morts regardent la lune
Farouche au fond du firmament.

J'ai conquis ce trésor charmant,
Mais est-il rien que tu n'effaces?
Farouche au fond du firmament,
La lune reluit sur leurs faces.

Mais est-il rien que tu n'effaces?
Tes longs yeux sont un double éclair.
La lune reluit sur leurs faces,
L'odeur du sang parfume l'air.

Tes longs yeux sont un double éclair;
Je t'aime, étoile de ma vie!
L'odeur du sang parfume l'air,
Notre fureur est assouvie.

Je t'aime, étoile de ma vie,
Rayon de l'aube, astre du soir!
Notre fureur est assouvie,
Le Giaour s'enfonce au flot noir.

Rayon de l'aube, astre du soir,
Dans mon cœur ta lumière éclate!
Le Giaour s'enfonce au flot noir!
Voici des perles de Mascate.

Dans l'herbe couleur d'émeraude
Qui te voit ne peut t'oublier!
Un vol de guêpes vibre et rôde
Du santal au géroflier.

Qui te voit ne peut t'oublier ;
Il t'aimera jusqu'à la tombe.
Du santal au géroflier
L'épervier poursuit la colombe.

Il t'aimera jusqu'à la tombe !
O femme, n'aime qu'une fois !
L'épervier poursuit la colombe ;
Elle rend l'âme au fond des bois.

O femme, n'aime qu'une fois !
Le Praho sombre approche et tangué.
Elle rend l'âme au fond des bois
Sous l'arbre où pend la rouge mangue.

V

O mornes yeux! Lèvre pâlie!
J'ai dans l'âme un chagrin amer.
Le vent bombe la voile emplie,
L'écume argente au loin la mer.

J'ai dans l'âme un chagrin amer :
Voici sa belle tête morte!
L'écume argente au loin la mer,
Le Praho rapide m'emporte.

Voici sa belle tête morte!
Je l'ai coupée avec mon kriss.
Le Praho rapide m'emporte
En bondissant comme l'axis.

Je l'ai coupée avec mon kriss;
Elle saigne au mât qui la berce.
En bondissant comme l'axis
Le Praho plonge ou se renverse

L'ILLUSION SUPRÊME



L' Illusion suprême

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux!
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant!

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,
Voici le vert coteau, la tranquille maison,
Les grappes de Letchis et les mangues vermeilles
Et l'oiseau bleu dans le maïs en floraison ;

Aux pentes des Pitons, parmi les cannes grêles
Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi,
Le vol vif et strident des roses sauterelles
Qui s'enivrent de la lumière de midi ;

Les cascades, en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail,
Et la brise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail ;

Le café rouge, par monceaux, sur l'aire sèche,
Dans les mortiers massifs le son des calaous,
Les grands parents assis sous la varangue fraîche
Et les rires d'enfants à l'ombre des bambous ;

O chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais!

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté!

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
O doux rêve, promis à l'infailible oubli?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel?

Soit! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts.



O Leïlah ! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce,
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,
Ni de céleste arôme aux roses dans leur mousse.

L'oiseau, sur le duvet humide et sur la mousse,
Ne chante plus parmi la rose et l'oranger ;
L'eau vive des jardins n'a plus de chanson douce,
L'aube ne dore plus le ciel pur et léger.

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger,
Revienne vers mon cœur d'une aile prompte et douce,
Et qu'il parfume encor les fleurs de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse !

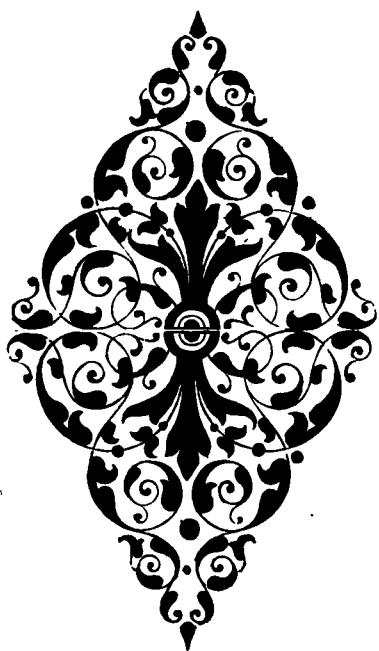




L' Holocauste

C'est l'An de grâce mil six cent dix-neuf, le seize
De juillet, en un vaste et riche diocèse
Primatial. Le ciel est pur et rayonnant.
Bourdon et cloches vont sonnante et bourdonnant.
La Ville en fête rit au clair soleil qui dore
Ses pignons, ses hauts toits et son fleuve sonore,
Ses noirs couvents hantés de spectres anxieux,
Ses masures, ses ponts bossus, abrupts et vieux,
Et le massif des tours aux assises obliques
Sous qui hurlaient jadis les hordes catholiques.

Pareil au grondement de l'eau hors de son lit,
Un long murmure, fait de mille bruits, emplit
Berges et carrefours et culs-de-sac et rue;



L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube, l'autre rue,
Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

La lumière, en un frais et vif pétilllement,
Croît, s'élançe par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

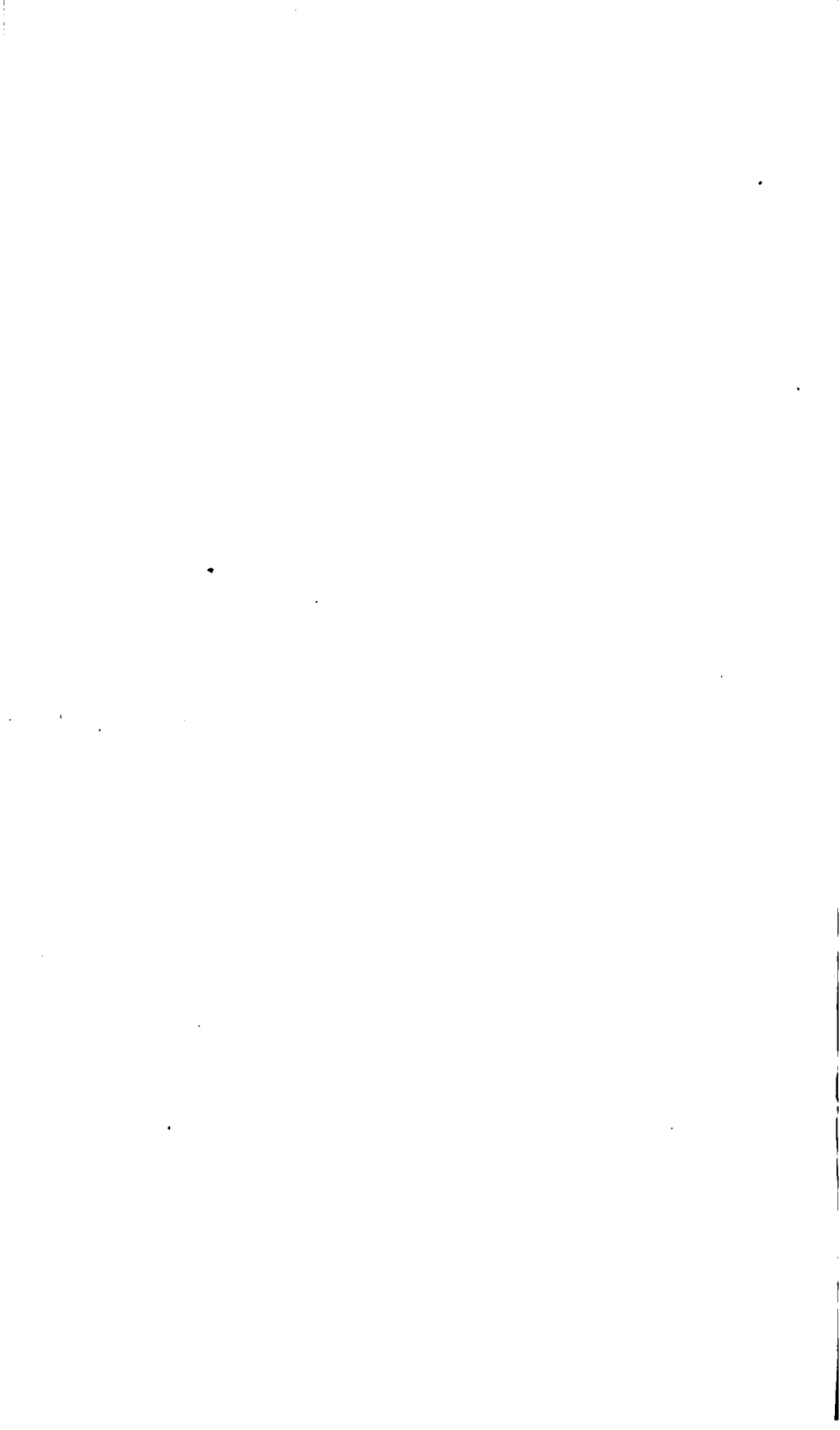
A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infailible et de faim aiguisée.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf ni daim, ni gazelle aux bonds capricieux.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

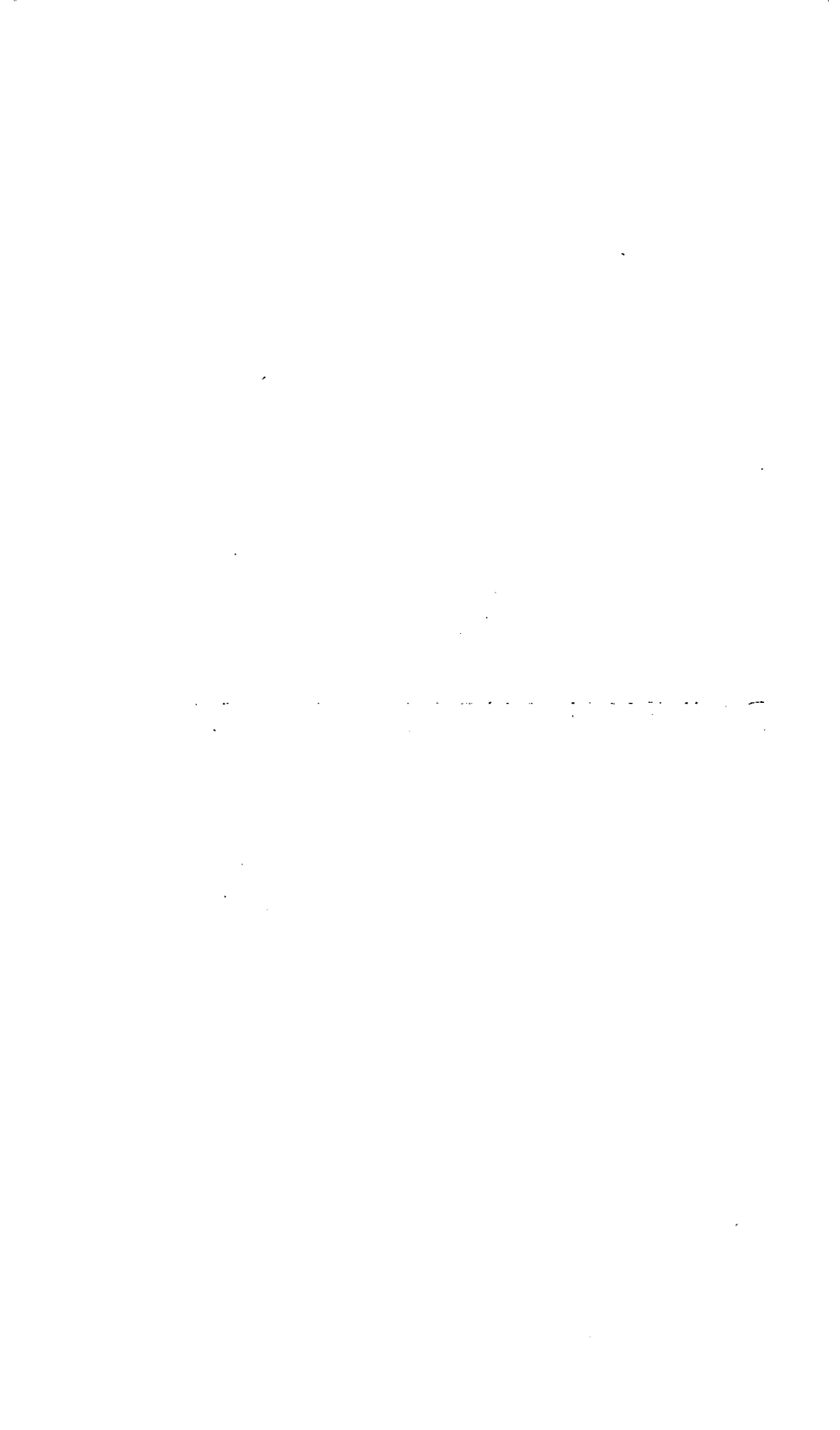
L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

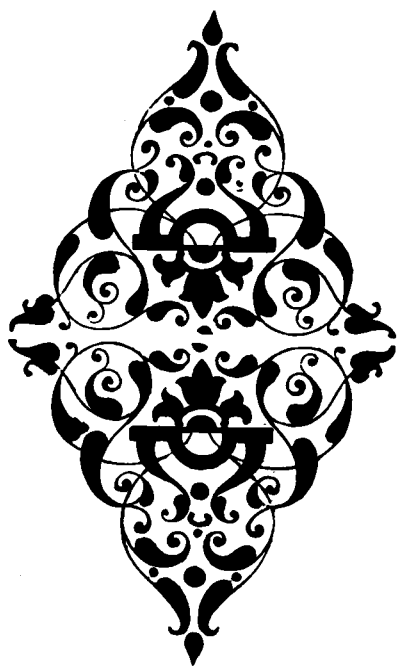
Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.



LE

PARFUM IMPÉRISSABLE





Cependant, plein de faim dans sa peau flasque et rude,
Le sinistre Rôdeur des steppes de la mer
Vient, va, tourne, et, flairant au loin la solitude,
Entre-bâille d'ennui ses mâchoires de fer.

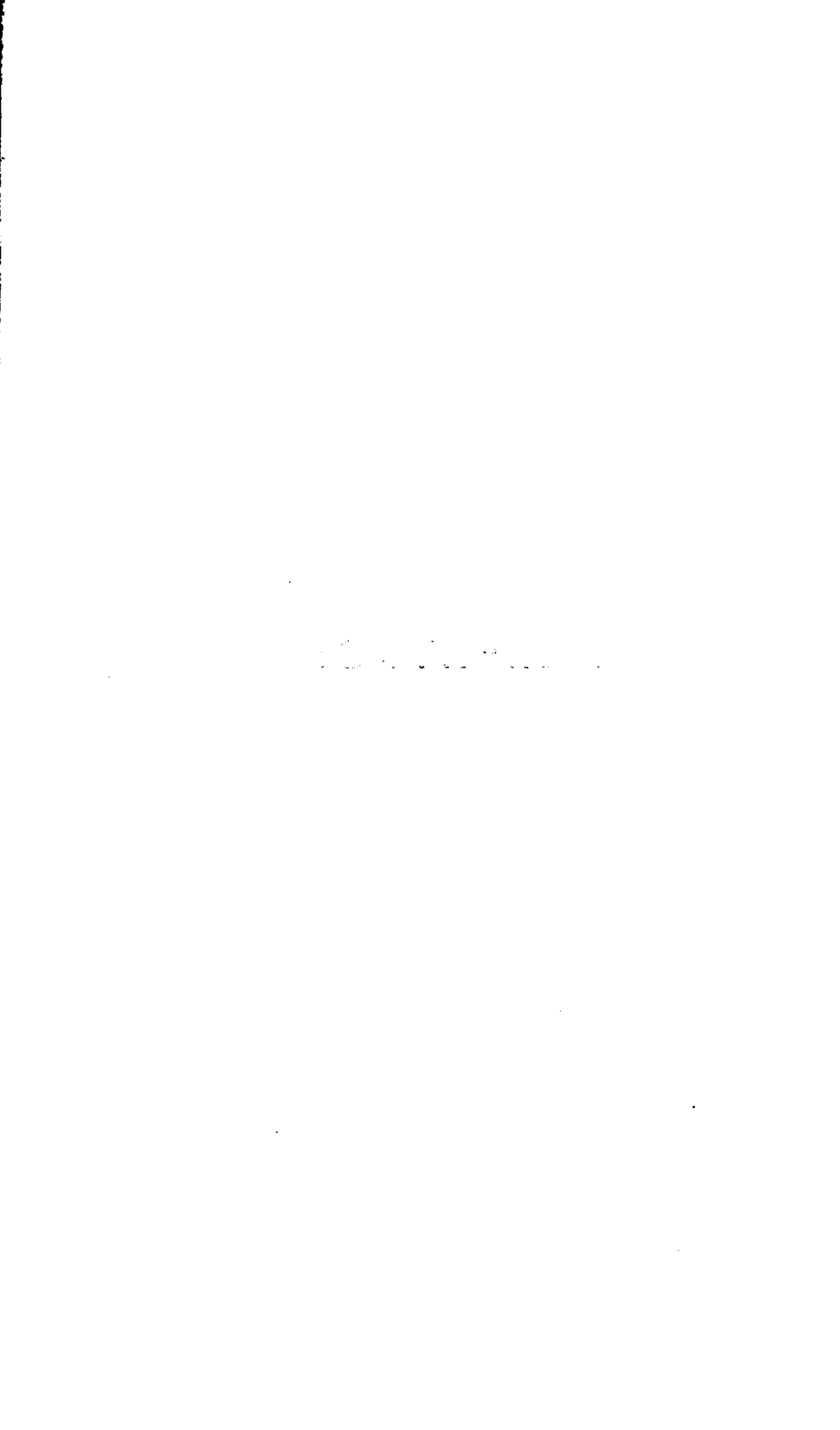
Certes, il n'a souci de l'immensité bleue,
Des Trois Rois, du Triangle ou du long Scorpion
Qui tord dans l'infini sa flamboyante queue,
Ni de l'Ourse qui plonge au clair Septentrion.

Il ne sait que la chair qu'on broie et qu'on dépèce,
Et, toujours absorbé dans son désir sanglant,
Au fond des masses d'eau lourdes d'une ombre épaisse
Il laisse errer son œil terne, impassible et lent.

Tout est vide et muet. Rien qui nage ou qui flotte,
Qui soit vivant ou mort, qu'il puisse entendre ou voir.
Il reste inerte, aveugle, et son grêle pilote
Se pose pour dormir sur son aileron noir.

Va, monstre! tu n'es pas autre que nous ne sommes,
Plus hideux, plus féroce, ou plus désespéré.
Console-toi! demain tu mangeras des hommes,
Demain par l'homme aussi tu seras dévoré.

La Faim sacrée est un long meurtre légitime
Des profondeurs de l'ombre aux cieus resplendissants,
Et l'homme et le requin, égorgé ou victime,
Devant ta face, ô Mort, sont tous deux innocents.





L'Albatros

Dans l'immense largeur du Capricorne au Pôle
Le vent beugle, rugit, siffle, râle et miaule,
Et bondit à travers l'Atlantique tout blanc
De bave furieuse. Il se rue, éraflant
L'eau blême qu'il pourchasse et dissipe en buées;
Il mord, déchire, arrache et tranche les nuées
Par tronçons convulsifs où saigne un brusque éclair;
Il saisit, enveloppe et culbute dans l'air
Un tournoiement confus d'aigres cris et de plumes
Qu'il secoue et qu'il traîne aux crêtes des écumes,
Et martelant le front massif des cachalots,
Mêle à ses hurlements leurs monstrueux sanglots.

LE

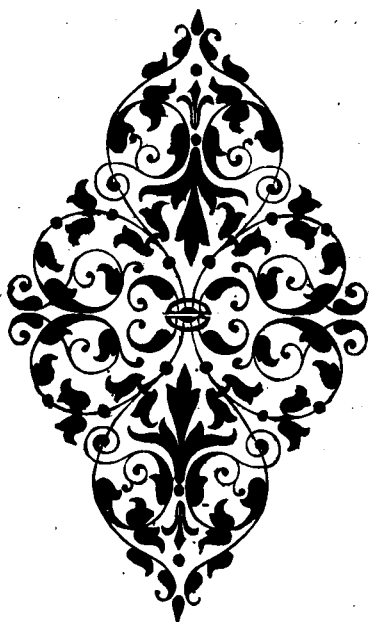
SACRE DE PARIS

Nourrice des grands morts et des vivants célèbres,
Vénéralé aux siècles jaloux,
Est-ce toi qui gémis ainsi dans les ténèbres
Et la face sur les genoux ?

Vois ! La horde au poil fauve assiège tes murailles !
Vil troupeau de sang altéré,
De la sainte patrie ils mangent les entrailles,
Ils bavent sur le sol sacré !

Tous les loups d'outre-Rhin ont mêlé leurs espèces :
Vandale, Germain et Teuton,
Ils sont tous là, hurlant de leurs gueules épaisses
Sous la lanière et le bâton.

Ils brûlent la forêt, rasant la citadelle,
Changent les villes en charnier ;
Et l'essaim des corbeaux retourne à tire d'aile,
Pour être venu le dernier.



SI L'AURORE



Si l'Aurore

Si l'Aurore, toujours, de ses perles arrose
Cannes, géroffiers et maïs onduleux;
Si le vent de la mer, qui monte aux pitons bleus,
Fait les bambous géants bruire dans l'air rose;

Hors du nid frais blotti parmi les vétivers
Si la plume écarlate allume les feuillages;
Si l'on entend frémir les abeilles sauvages
Sur les cloches de pourpre et les calices verts;

Si le roucoulement des blondes tourterelles
Et les trilles aigus du cardinal siffleur
S'unissent çà et là sur la montagne en fleur
Au bruit de l'eau qui va mouvant les herbes grêles;

Avec ses bardeaux roux jaspés de mousses d'or
Et sa varangue basse aux stores de Manille,
A l'ombre des manguiers où grimpe la vanille
Si la maison du cher aïeul repose encor ;

O doux oiseaux bercés sur l'aigrette des cannes,
O lumière, ô jeunesse, arôme de nos bois,
Noirs ravins, qui, le long de vos âpres parois,
Exhalez au soleil vos brumes diaphanes !

Salut ! Je vous salue, ô montagnes, ô cieux,
Du paradis perdu visions infinies,
Aurores et couchants, astres des nuits bénies,
Qui ne resplendirez jamais plus dans mes yeux !

Je vous salue, au bord de la tombe éternelle,
Rêve stérile, espoir aveugle, désir vain,
Mirages éclatants du mensonge divin
Que l'heure irrésistible emporte sur son aile !

Puisqu'il n'est, par delà nos moments révolus,
Que l'immuable oubli de nos mille chimères,
A quoi bon se troubler des choses éphémères ?
A quoi bon le souci d'être ou de n'être plus ?

J'ai goûté peu de joie, et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens.
Dans le sable stérile où dorment tous les miens
Que ne puis-je finir le songe de ma vie !

Pour les happer d'un coup de ses larges mâchoires!
Voyez! songez combien les choses valent peu
Pour qui vous encourez l'inextinguible Feu,
Outre le désespoir des minutes prochaines.
Mais vous n'endurez point le doux poids de nos chaînes;
Frère, l'humilité n'est pas votre vertu.
Vous étiez colérique, indocile, têtù,
Téméraire, offensant par vos actes et gestes
Notre maison pieuse et vos patrons célestes,
Et vous multipliant en exemples malsains.
Le mal était fort grand. Il est pire. Les Saints,
Voyant la discipline à ce point amoindrie
Et que l'agneau galeux souille la bergerie,
S'en irritent. Voici l'heure du châtement.
Cette tâche est amère et lourde assurément
Pour mon insuffisance et ma décrépitude;
Mais ma force est en Dieu, si le labeur est rude,
Et le salut final du pécheur fort chanceux,
Sinon désespéré. Mon frère, étant de ceux
Qui raillent la douceur et la miséricorde,
Vous serez éprouvé par le jeûne et la corde;
D'après le monitoire et les canons anciens,
Vous vivrez du rebut des pourceaux et des chiens;
Vous dormirez, couché sur des pierres fort dures,
Au fond de l'*In-pace*, dans vos propres ordures,
Macérant votre chair et domptant votre esprit;
Et lorsque vous rendrez l'âme, à l'instant prescrit,
Du moins les Bienheureux l'attestent, ira-t-elle

S'ébattre, blanche et pure, en sa gloire immortelle,
 Soustraite pour jamais au Tentateur subtil
 Dont l'Archange Michel nous garde! — Ainsi soit-il!
 La volonté de tous, mon frère, étant la même,
 Tel est l'arrêt du Saint-Chapitre qui vous aime,
 Selon la bonne règle et le commandement,
 A genoux! Confessez vos crimes hautement;
 Ouvrez-nous votre cœur et que le Diable en sorte! —

L'autre dressa la tête, et parla de la sorte :

— Très révérend Abbé Hiéronymus, et vous,
 Frères, juger en hâte est l'office des fous.
 La meilleure harangue, en tel cas, est pareille
 Au son vide du son qui souffle dans l'oreille.
 Oyez! car il y va de mort ou de salut.
 J'ai fait ce qu'il fallait et ce que Dieu voulut.
 Quiconque veut nier la vérité, qu'il l'ose!
 Oh! que d'ardentes nuits, dans ma cellule close,
 M'ont vu veillant, priant, le front sur le pavé,
 Plein de l'âpre désir du triomphe rêvé,
 De l'éblouissement de l'Église éternelle,
 Hors du monde et de l'ombre, et d'un coup de son aile
 Emportant ses Élus dans les cieus rayonnants!
 Que de fois j'ai meurtri mes reins nus et saignants
 Pour que de chaque plaie et de chaque blessure
 Mon âme rejaillît d'une vigueur plus sûre
 Aux sources de la vie et de la vérité

De bêtes, chats et loups, dragons, pourceaux, crapauds
Énormes, qui bavaient une écume de soufre
Et pleuvaient comme grêle au travers de ce gouffre.
Et je vis un Rocher sans herbes et sans eaux
Où des milliers de morts avaient laissé leurs os,
Et qui montait du fond de l'abîme. A son faite
Le Gibet d'où pendait la Sainteté parfaite
Se dressait dans la nue affreuse; et, tout autour,
Les carnassiers de l'air, aigle, corbeau, vautour,
De la griffe et du bec, effroyables convives,
Du sacré Rédempteur déchiraient les chairs vives!
Car les Onze, à ses pieds, rêvant du Paradis,
Dormaient tranquillement comme ils firent jadis.
Et la voix de Jésus emplissait les nuées :
— Mon flanc saigne toujours et mes mains sont clouées ;
L'apôtre et le fidèle, en ce siècle de fer,
M'abandonnent en proie aux bêtes de l'Enfer,
Et d'heure en heure, hélas! leur tourbillon pullule.
Lève-toi ! C'est assez gémir dans ta cellule ;
L'inactive douleur est risée aux Démons.
Va, mon fils ! Fuis dans l'ombre, et traverse les monts.
Pour ton Dieu qu'on blasphème et pour l'âme de l'homme,
Sans trêve, ni répit, marche tout droit sur Rome ;
Va, ne crains rien. Secoue avec un poing puissant
Le Siège apostolique où sommeille Innocent ;
Allume sa colère aux flammes de la tienne ;
Et qu'il songe à sauver la Provence chrétienne
Des légions de loups qui lui mordent les flancs :

Mais le Moine arracha de sa robe entr'ouverte
 Le Parchemin fatal scellé de cire verte,
 Le déroula d'un geste impérieux, tendit
 La droite, et d'une voix dure et hautaine, dit :

— Tu t'abuses, vieillard, et tu tombes au piège !
 Je suis Légat du Pape et l'élu du Saint-Siège.
 Voici le Bref signé d'Innocent. Tu n'as point
 Pressenti que j'avais les deux glaives au poing ?
 Or, je vais dissiper ta cécité profonde.
 Éveille-toi, vieillard, ouvre les yeux au monde :
 Voici le Bref papal. Écoute. Tu n'es plus
 Chef d'ordre, Abbé mitré. Les temps sont révolus
 De ta puissance inerte et de ta foi muette.
 A la main sans vigueur succède un bras qui fouette,
 A l'aveugle un voyant, un mâle au décrépît ;
 Car l'heure nous commande et ne veut nul répit,
 Car Dieu, que le salut de ce monde intéresse,
 Allume entre mes mains sa torche vengeresse ;
 Et dans mon cœur saisi de joie, ivre d'horreur,
 Sa patience à bout fait place à sa fureur !
 C'est à moi de brandir la crosse qui t'échappe :
 Par la grâce et le choix je suis Légat du Pape,
 Je tranche la courroie et romps le joug ancien.
 Prends donc. Lis, soumets-toi, va-t'en, tu n'es plus rien ! —

Hiéronymus lui dit : — L'éternel Adversaire,
 Non content du blasphème est par surcroît faussaire,

Et le vieillard, courbant sa tête vénérable,
Traversa le Chapitre, et s'en alla, semblable
Au spectre monacal qui traîne son froc blanc,
Sans insignes, débile, et l'humble corde au flanc.
Une rumeur confuse emplît la salle sombre;
Et tous le regardaient disparaître dans l'ombre;
Mais le Moine bondit dans la chaire et cria :

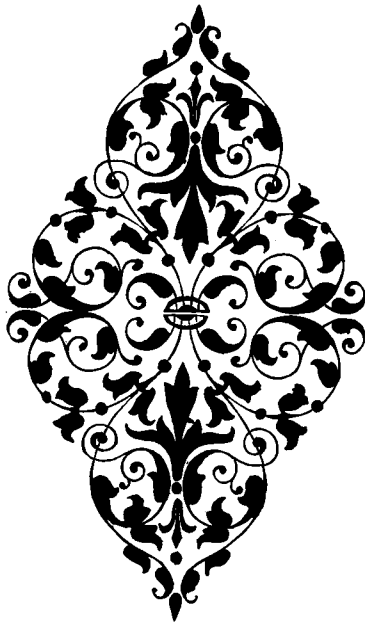
— A l'œuvre! Dieu le veut! à l'œuvre! Alleluia! —



L'ABOMA

A UN POÈTE MORT





LA BÊTE ÉCARLATE



La Bête écarlate

L'Homme, une nuit, parmi la ronce et les graviers,
Veillait et méditait sous les noirs oliviers,
Au delà du Qidrôn pierreux et des piscines
De Siloa. Le long des rugueuses racines,
Les Onze, çà et là, dormaient profondément.
Et le vent du désert soufflait un râlement
Lamentable, et la nuit lugubre en était pleine.
Et l'Homme, enveloppé de sa robe de laine,
Immobile, adossé contre un roc, oublieux
Des ténèbres, songeait, une main sur les yeux.

Or, l'Esprit l'emporta dans le ciel solitaire,
Et, brusquement, il vit la face de la terre
Et les mille soleils des temps prédestinés,
Et connut que les jours de son rêve étaient nés :

Un vaste remuement de choses séculaires,
Une écume de bruits, de sanglots, de colères,
Heurtant, engloutissant par bonds prodigieux
Les vieilles nations, leur génie et leurs Dieux,
Comme, aux flots débordés de l'antique Déluge,
La jeune humanité, moins l'Arche du refuge;
Puis, un fourmillement convulsif, un concert
De cris rauques, qui roule aux sables du désert;
Des spectres de famine accroupis dans les antres,
De leurs bras décharnés serrant leurs maigres ventres,
Hâves, hagards, haineux et rongés de remords,
Épouvantés de vivre autant que d'être morts,
Hachés de coups de fouet, et la chair haletante
Des lubriques désirs d'une éternelle attente,
Martyrs injurieux dont le rêve hébété
Blasphème la lumière et maudit la beauté!

Et l'Homme, du milieu de la Ruine immense,
De ces longs hurlements de rage et de démence
Que traversait le rire insulteur des démons,
Vit croître, se dresser, grandir entre sept Monts,
Telle que la Chimère et l'Hydre, ses aïeules,
Une Bête écarlate, ayant dix mille gueules,
Qui dilatait sur les continents et la mer
L'arsenal monstrueux de ses griffes de fer.

Un triple diadème enserrait chaque tête
De cette somptueuse et formidable Bête.

Et l'Homme s'éveilla de son rêve, muet,
Haletant et livide. Et tout son corps suait
D'angoisse et de dégoût devant cette géhenne
Effroyable, ces flots de sang et cette haine,
Ces siècles de douleurs, ces peuples abêtis,
Et ce Monstre écarlate, et ces démons sortis
Des gueules dont chacune en rugissant le nomme,
Et cette éternité de tortures! Et l'Homme,
S'abattant contre terre avec un grand soupir,
Désespéra du monde, et désira mourir.

Et, non loin, hors des murs de Tsiôn haute et sombre,
La torche de Judas étincela dans l'ombre!





Le Lévrier de Magnus

I

Certes, le duc Magnus est fort comme un vieux chêne,
Mais sa barbe est très blanche, il a quatre-vingts ans
Et songe quelquefois que son heure est prochaine.

Droit dans sa gonne, avec son collier de besans
Et la bande de cuir où pend la courte dague,
A travers la grand'salle il marche à pas pesants.

Son front chauve est haché de rides, son œil vague
Regarde sans rien voir. Sur un des doigts osseux
Une opale larmoie au chaton d'une bague.

Par masses, et tantôt par furieuse averse,
Sans relâche et sans fin, lugubre effondrement,
La neige croule, pleut, tournoie et se disperse.

D'un suaire rigide elle étreint rudement
Le sol, les rocs, les bois, et le fleuve qui râle
Sous les glaçons qu'il rompt de moment en moment.

Et le vent fait courir sa plainte sépulcrale
Des caveaux du donjon à son faite ébranlé,
Embouchant l'escalier qui se tord en spirale.

D'un rauque hurlement de cris aigus mêlé
Il emplit la crevasse ouverte à la muraille
Et fouette le battant sur le gond descellé.

Il secoue aux piliers les grappes de ferraille,
Ou, parfois, accroupi dans les angles profonds,
Il pousse un rire amer comme un démon qui raille.

Le duc Magnus n'entend ni les cris ni les bonds
Du vent qui s'évertue à travers les décombres
Et culbute en courant les hiboux aux yeux ronds.

Le rude seigneur songe à des choses plus sombres :
Ses vieilles actions le hantent chaque nuit
De plus vivants sanglots et de plus mornes ombres.

Tandis qu'il va le long du mur rugueux qui luit,
Assailli par le flux de son passé tenace,
L'œil mi-clos du Chien noir l'espionne et le suit.

Dès qu'il tourne le dos, cet œil plein de menace
Avec avidité darde un éclair haineux
Qui s'éteint brusquement quand le maître repasse.

Puis, le Chien souffle et fait vibrer ses reins noueux.
Et les trois Sarrasins, roides, comme en extase,
Sont là debout. Qui sait si la vie est en eux ?

Un immuable rire aux dents, la tête rase,
Ils rêvent, flagellés par les rouges reflets
De l'âtre crépitant où la souche s'embrase.

Sur la grêle cheville et les bras violets
Qui pendent aux deux bords de leur veste grossière,
Étincelle l'argent de triples bracelets.

Ils gardent, fixement ouverte, la paupière
Où luisent deux trous blancs sous le front ténébreux.
On dirait un seul homme en trois spectres de pierre.

Tels, maître, esclaves, chien, par le fracas affreux
De la tempête qui se déchaîne et qui pleure,
Veillent, cette nuit-là, sans se parler entre eux.

Non ! c'est un sombre vol de cinq cents cavaliers,
Pirates du désert, vivant Sémoûn qui rôde,
Jour et nuit, à travers les sables familiers.

L'œil et l'oreille au guet, ils s'en vont en maraude;
L'yatagan sans gaine au flanc et lance en main.
Ils viennent, soulevant la poussière encor chaude.

Sinistres, haillonneux, et n'ayant rien d'humain,
Tout leur est bon, chrétiens, croyants, hommes et bêtes,
Forteresse ou couvent qui barre leur chemin.

Puis, des rocs, leur repaire, ils regagnent les crêtes,
Outre le lourd butin emportant au pommeau
De la selle saignante un chapelet de têtes.

C'est une écume de toute race, un troupeau
Carnassier de soudards chrétiens, de Juifs, de Druses,
Et d'Arabes qui n'ont que les os et la peau.

L'un descend du Taurus ou des gorges abstruses
De l'Horeb, celui-ci du Liban, celui-là
Des coteaux du vieux Rhin, cet autre des Abruzzes.

La soif de l'or et du meurtre les assembla.
Transfuges, renégats, bandits, lèpre vivante,
Ils approchent par bonds rapides, les voilà !

Qu'on les garde un peu mieux, ou qu'en somme on les venge!
Ainsi, de jour en jour, au cœur de l'Apostat
L'oubli des vains remords amoncelle sa fange.

Or, le Diable l'entraîne au suprême attentat.

Amen! Car un démon rôde autour du saint lieu.
N'ayant aucun souci de la Vierge ou des Anges,
Il aiguise son fer, il attise son feu.

Donc, cent Nonnes, chantant les pieuses louanges,
Vivent là, sous la règle austère du Carmel,
Aussi pures que les nouveau-nés dans leurs langes.

Loin de l'orage humain, loin du monde charnel,
Coulant leurs chastes jours dont le terme est si proche,
Elles ont l'avant-goût du repos éternel.

Plus jeune que ses sœurs, comme elles sans reproche,
L'Abbesse Alix commande au Saint-Carmel, étant
Du sang de Bohémond, le prince d'Antioche.

Hier, elle a délaissé, pour le Ciel qui l'attend,
Palais, richesse, orgueil de sa haute lignée,
Et, très belle, l'amour, mensonge d'un instant.

L'aube du Jour sans fin dont son âme est baignée
Nimbe son front tranquille, et ses pieds radieux
Semblent avoir quitté notre ombre dédaignée.

Mais le courage et la fierté de ses aïeux
Couvent au fond du cœur de la Recluse austère;
Ils luisent par instants dans la paix de ses yeux.

Brusquement, dans la nuit calme, un cri rugissant
Éclate, et se prolonge autour du moutier sombre,
Et l'écho du Carmel le roule en l'accroissant.

Les bandits du désert, qui pullulent dans l'ombre,
Escaladent les murs, rompent les lourds barreaux,
Bondissent dans la crypte, et leur foule l'encombre.

Le vieux moine égorgé saigne sur les carreaux.
L'un saisit l'ostensoir, l'autre le Christ d'ivoire
Et la nappe, et ceux-ci descendent les flambeaux.

Cet autre boit le vin consacré du ciboire,
Et cent autres, avec des cris luxurieux,
Emportent leur butin vivant dans la nuit noire.

Puis, en longs tourbillons qui rougissent les cieux,
Des quatre coins du saint moutier, d'horribles flammes
Grondent, l'enveloppant d'un linceul furieux.

Pour les Nonnes, en proie aux outrages infâmes,
Les unes, se lavant des souillures du corps,
Ont dans ce feu sauveur purifié leurs âmes.

D'autres, tordant leurs cous avec de vains efforts,
Entre les bras de fer qui les ont enchaînées,
S'en vont pour un destin pire que mille morts.

Telle, tu la revois, immobile et couchée
Sur la peau de lion de ta tente, ô Vieillard !
Ce sang, ce sang ! ton âme en est toujours tachée.

C'est en vain que le temps, de son épais brouillard,
Voile de tes forfaits l'infamie et le nombre :
Alix, sanglante et morte, habite ton regard !

Et, par surcroît, dès l'heure inexpiable et sombre
Où, se frappant soi-même, elle a perdu le ciel,
Quatre autres visions accompagnent ton ombre.

Nuit et jour, accroupi, silencieux, et tel
Que le voilà, le noir Lévrier te regarde.
Rien ne t'a délivré de ce Chien immortel !

Que de fois, ton poignard, plongé jusqu'à la garde,
Vainement a troué cette insensible chair,
Vapeur mystérieuse et commise à ta garde !

Cet œil féroce où flambe un reflet de l'Enfer,
Où que tu sois, que tu veilles ou que tu dormes,
Te traverse le cœur d'un immuable éclair.

Et trois Ombres encor, trois Sarrasins difformes,
Debout, devant ta face, avec le rire aux dents,
Te dardent fixement leurs prunelles énormes !

L'ancien pays longtemps oublié te réclame ;
Tu voudrais enfouir au donjon des aïeux
Les trésors amassés durant ta vie infâme.

Tous les hommes étant, quoique fort envieux,
Lâches et vils devant quiconque a la richesse,
Ton or taché de sang éblouira leurs yeux !

Mais comment échapper à ta horde ? Sans cesse
Tu songes à cela, sombre et vieux prisonnier
De la bande de loups que tu mènes en laisse.

Ces Dieux-là, tu ne peux du moins les renier ;
Une chaîne infernale à ton destin les lie.
Oh ! les exterminer d'un coup jusqu'au dernier !

Fuir cette terre horrible et de terreurs emplie,
Et, feignant le retour pieux au sol natal,
Jouer de tant de biens dont la source s'oublie !

Or, une nuit, tandis que le spectre fatal,
Le Chien muet, hantait ta paupière fermée,
Tu t'éveilles bien loin du monde oriental.

Qu'est-ce donc ? Ce n'est plus la tente accoutumée.
Dors-tu, Magnus ? Es-tu couché dans ton linceul ?
Quels sont ces murs massifs et hauts, noirs de fumée ?

IV

Au travers de la nuit qu'un reflet blême éclaire,
La tempête, qui pousse un hurlement plus fort,
Semble déraciner le donjon séculaire.

Un fracas à troubler dans le sépulcre un mort !
Le duc Magnus s'assied sur l'escabelle, à l'angle
Du foyer, clôt les yeux, et rêve qu'il s'endort.

Quel sommeil ! Plus heureux, sur son grabat de sangle,
Le misérable serf, harassé, maigre et nu,
Meurtri par le collier de cuivre qui l'étrangle !

Lui, du moins, peut rêver qu'en un monde inconnu,
En un Ciel ignorant l'opprobre et l'esclavage,
Un jour, il montera, libre et le bienvenu !

Et plus heureux aussi le mendiant sauvage
Qui dort, repu parfois, et sans penser à rien,
Sous quelque porche, ou sur le fumier du village !

Devant sa face froide et de sueur trempée,
Le Chien mystérieux, se redressant soudain,
Lui darde au cœur des yeux aigus comme une épée.

La Bête se transforme en un visage humain,
En un corps revêtu d'une robe de bure,
Blanche et noire, selon le rituel romain.

Et Magnus reconnaît cette pâle figure ;
Il entend cette voix qui, jadis, supplia,
Par la Vierge et les Saints, son âme altière et dure.

C'est Elle! c'est l'Abbesse Alix! Ciel! Il y a
Bien des jours, bien des ans, un siècle, qu'elle est morte.
Que veut-elle à celui qui jamais n'oublia?

Pourquoi le fer sanglant, la dague qu'elle porte
Au cœur? et ce stigmaté à son front triste et beau?
Or, le spectre d'Alix lui parle de la sorte :

— Magnus! ma chair mortelle et tombée en lambeau,
Cette chair que ton crime a faite ta complice,
Ne gît plus insensible au fond de son tombeau.

Afin que le Décret éternel s'accomplisse,
Afin que, pure encore, elle en puisse sortir,
Elle se purifie au feu d'un long supplice.



La Tête du Comte

Les chandeliers de fer flambent jusqu'au plafond
Où, massive, reluit la poutre transversale.
On entend crépiter la résine qui fond.

Hormis cela, nul bruit. Toute la gent vassale,
Écuyers, échantons, pages, Maures lippus,
Se tient debout et roide autour de la grand'salle.

Entre les escabeaux et les coffres trapus,
Pendent aux murs, dépouille aux Sarrasins ravie,
Cottes, pavois, cimiers, que les coups ont rompus.

Don Diego, sur la table abondamment servie,
Songe, accoudé, muet, le front contre le poing,
Pleurant sa flétrissure et l'honneur de sa vie.

Au travers de sa barbe et le long du pourpoint
Silencieusement vont ses larmes amères,
Et le vieux Cavalier ne mange et ne boit point.

Son âme, sans repos, roule mille chimères :
Hauts faits anciens, désirs de vengeance, remords
De tant vivre au delà des forces éphémères.

Il mâche sa fureur comme un cheval son mors ;
Il pense, se voyant séché par l'âge aride,
Que dans leurs tombeaux froids bienheureux sont les morts.

Tous ses fils ont besoin d'éperon, non de bride,
Hors Rui Diaz, pour laver la joue, où saigne, là,
Sous l'offense impunie, une suprême ride.

O jour, jour détestable où l'honneur s'envola !
O vertu des aïeux par cet affront souillée !
O face que la honte avec deux mains voila !

Don Diego rêve ainsi, prolongeant la veillée,
Sans ouïr, dans sa peine enseveli, crier
De l'huis aux deux battants la charnière rouillée.

Don Rui Diaz entre. Il tient, de son poing meurtrier,
Par les cheveux, la Tête à prune hagarde,
Et la pose en un plat devant le vieux guerrier.

LA XIMENA



L'Accident de Don Inigo

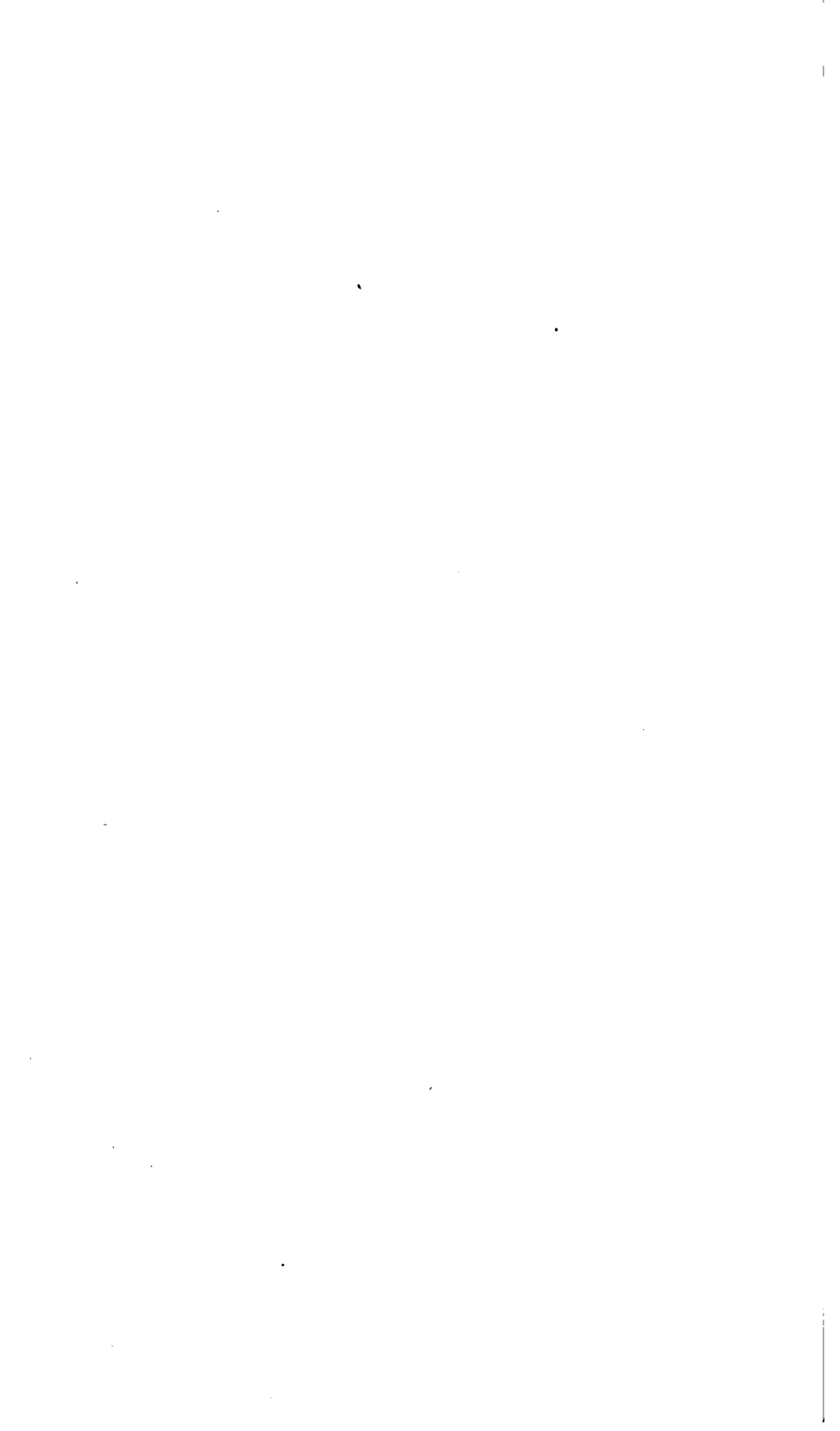
Quatre-vingts fidalgos à chevelures rousses,
Sur mulets harnachés de cuir fauve et de housses
Écarlates, s'en vont, fort richement vêtus :
Gants parfumés, pourpoints soyeux, souliers pointus,
Triples colliers d'or fin, toques à plumes blanches,
Les vergettes en main et l'escarcelle aux hanches.
Seul, Rui Diaz de Vivar enfourche, roide et fier,
Son cheval de bataille enchemisé de fer.
Il a l'estoc, la lance, et la cotte maillée
Qui de la nuque aux reins reluit ensoleillée,
Et, pour garer le casque aux reflets aveuglants,
Un épais capuchon de drap rouge, à trois glands.

La guêpe au vol strident vibre, la sauterelle
Bondit dans l'herbe sèche et rase, le bruit grêle

LE ROMANCE

DE

DON FADRIQUE



Au treizième midi, dans l'air chaud de parfums,
Apparaissent les tours, la cathédrale neuve,
Les mâts banderolés hérissant le grand fleuve
Et le vieil Alcazar des Khalyfes défunts.

Sous la poterne basse à voussure de brique,
Un clerc tonsuré sort de l'ombre brusquement,
Saisit la mule au mors d'un geste véhément,
Et dit : — Par tous les Saints, retournez, Don Fadrique!

Sire Maître, pour Dieu! N'allez pas plus avant!
Mieux vaudrait traquer, nu, le loup dans son repaire.
— Qu'est-ce à dire? Quittez le mors, quittez, bon Père.
— Si votre Grâce y va, n'en sortirez vivant!

— Ce serait chose lâche et guet-apens insigne;
Le Roi mon frère est juste, et non point si mauvais.
Il m'aime, il me convie en sa ville, et j'y vais. —
Cela dit, le chien hurle et le prêtre se signe.

Don Fadrique descend dans la grand'Cour d'honneur,
On verrouille la porte afin que nul n'en sorte;
Et le chef des massiers vient, et dit de la sorte :
— Notre Sire le Roi vous mande seul, Seigneur.

— Pero Lopez, laissez entrer mes Riches-hommes;
Ce sont bons chevaliers fidèles et prudents.
— Ils logeront dehors, et vous, Maître, au dedans.
Le mieux est d'obéir au Roi, tant que nous sommes.

Voici. Prenez mon seing, bouclez vos éperons,
Et courez au château de Xerez où demeure
Doña Blanca. Je veux qu'en secret elle meure.
Je vous remercierai quand nous nous reverrons.—

Mais le bon chevalier Juan Fernandez ne bouge :
— Sire Roi, mon épée est vôtre, non l'honneur.
Je ne suis meurtrier, ni vil empoisonneur;
Ma lignée est trop haute et mon sang est trop rouge.

Employez à cela quelque autre, s'il en est
Qui le veuille. D'ailleurs, Sire, prenez ma vie.
— Saint Jacques ! dit le Roi, je n'en ai nulle envie.
La touche est sûre, et l'or vierge s'y reconnaît.

Allez ! je suis content de votre prud'homie.
Je riais. Pensez-vous que je sois si méchant
De vous faire tuer cette femme, sachant
Ce que vous êtes ? Non. Surtout, n'en parlez mie.

— Sire, j'ai bouche close et vous baise les mains.
— C'est bien. — Hinestrosa gravement le salue,
Et s'en va. Néanmoins, la chose est résolue.
Ceux que hait Don Pedro n'ont point de lendemains.

Il appelle un massier de la garde, qu'on nomme,
Étant Aragonais, Rebolledo Perez :
— Va-t'en tuer la Reine au donjon de Xerez.
Ortiz, le châtelain du lieu, n'est pas mon homme.

Voici l'ordre. Tu prends sa place. Agis, sois prompt.
Tu diras qu'elle était malade, et qu'elle est morte.
Sinon, je te fais mettre en quatre, à chaque porte
De la ville, où corbeaux et chiens te mangeront.

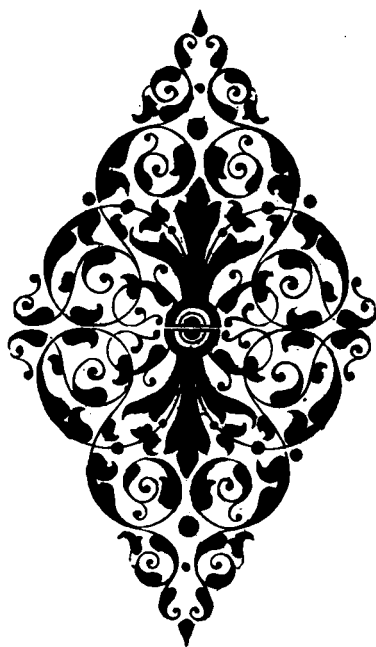
Écoute. D'une part, or, fief, chevalerie
Et ma faveur ; de l'autre, une hache, un billot,
Et la mise en quartiers. Choisis. Quel est ton lot ?
Songe pourtant qu'il faut céler cette tuerie.

Ni lutte, ni cris. Point de vestige sanglant
Qui puisse après la mort apparaître sur elle.
Qu'elle semble finir d'une mort naturelle,
En proie à quelque mal sans remède et très lent !

As-tu compris ? Réponds. — Ce m'est un jour de fête,
Sire ! J'obéirai, dit le rude massier. —
Certe, à voir ce poil fauve et cet œil carnassier,
Le Roi ne doute pas que ce soit chose faite.

Pendant que le Perez chevauche allègrement
Vers son crime, au grand trot du genet qu'il active,
De châteaux en donjons depuis dix ans captive,
La jeune Reine pleure et plaint son long tourment.

Ortiz, qui la gardait, noble de race et d'âme,
L'a quittée. Un grand mal lentement la détruit,
Dit-on. Perez, un soir, dans son retrait, sans bruit,
Entre : — Le Roi le veut, il faut mourir, Madame.







LES ÉRINNYES

PREMIÈRE PARTIE

Klytæmnestra

Le portique extérieur du vieux palais de Pélos. Architecture massive. Colonne conique, trapue et sans base. Au fond, Argos, entre les colonnes. La scène est sombre. Les Érinyes, grandes, blêmes, décharnées, vêtues de longues robes blanches, les cheveux épars sur la face et sur le dos, vont et viennent. Le jour se lève. Toutes disparaissent.

Les vieillards Argiens, appuyés sur de hautes crosses, entrent par le fond, et se séparent en deux demi-chœurs, à droite et à gauche. — Talhybios et Eurybatès font quelques pas en avant, l'un vers l'autre.

I

TALTHYBIOS, EURYBATÈS,
LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

TALTHYBIOS.

O chers vieillards, depuis dix très longues années,
Ils sont partis, les Rois des nefes éperonnées,

Entraînant sur la mer tempétueuse, hélas!
 Les hommes chevelus de l'héroïque Hellas,
 Qui, tels qu'un vol d'oiseaux carnassiers dans l'aurore,
 De cent mille avirons battaient le flot sonore.
 Et nul n'est revenu, des guerriers ou des chefs!

EURYBATÈS.

Tant de braves, ô Dieux d'Hellas! et tant de nef!

TALTHYBIOS.

Que de bouches mordant la terre où le sang fume,
 Que d'étalons mâchant une suprême écume,
 Que de lances rompant l'orbe des boucliers,
 Que de chars fracassés vides de cavaliers,
 Et d'après hurlements mêlés au choc des armes!

EURYBATÈS.

Pour une femme, ô Dieux, que de sang et de larmes!

TALTHYBIOS.

Seuls, ici, vieux, sans force et tremblants, nous restons
 Près des foyers éteints, ployés sur nos bâtons;
 Mais nos enfants sont morts dans leur vigueur première!

EURYBATÈS.

Comme des spectres nous errons à la lumière.

TALTHYBIOS.

Il ne reviendra plus, l'Atréide divin!

Car la flamme infallible a parlé hautement,
Et les nef s ont fendu Poseidôn écumant,
Et l'éperon d'airain s'enfonce dans le sable.
Il approche, le Chef sacré, l'irréprochable
Porte-sceptre, à qui Zeus accorde le retour,
Mais non pas, ô vieillards, de voir, vivante au jour,
Cette jeune victime aisément égorgée
Dont le sang pur coula pour qu'Hellas fût vengée,
Cette première fleur éclore sous mes yeux
Comme un gage adoré de la bonté des Dieux,
Et que, dans le transport de ma joie infinie,
Mes lèvres et mon cœur nommaient Iphigénie!
Ce qui dut être fait est fait. C'est bien. L'oubli
Convient à l'homme, alors que tout est accompli.
Louez les Dieux! L'armée a pris la grande Troie.
Je vais à toute Argos annoncer cette joie,
Et, sous le vaste ciel, faire, de l'aube au soir,
De cent taureaux beuglants ruisseler le sang noir.

Elle sort.

IV

TALTHYBIOS, EURYBATÈS, LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

TALTHYBIOS.

Rois Olympiens, vengeurs des faits illégitimes!

Si le feu bondissant luit de cimes en cimes,
Si mes yeux vont revoir le Maître qui m'est cher,
D'où vient cette terreur qui hérissé ma chair ?

EURYBATÈS.

O vous, qui, déroulant les saisons et les heures,
Ramenez dans Argos et ses riches demeures
Le Dompteur de chevaux qui réjouit mes yeux,
Je n'ose vous louer, Protecteurs des aïeux !
Sous un funèbre doigt mes lèvres sont scellées.

TALTHYBIOS.

Images des vieux Chefs, Ombres échevelées,
Qui portez à pas lents sur l'épaule et le dos
Les forfaits accomplis, comme de lourds fardeaux,
Pourquoi m'envelopper d'un murmure de haine ?
Faces des morts couchés par milliers sur la plaine,
Et dans la nuit sinistre en proie aux chiens hurleurs,
Que me demandez-vous, ô Spectres, ô douleurs !

EURYBATÈS.

Hélas ! que me veux-tu, charme de la patrie,
Jeune Vierge, au milieu des délices nourrie,
Qui croissais dans ta grâce et dans ta pureté ?
Ta chair blanche a saigné sur l'autel détesté !

TALTHYBIOS.

La Ville injurieuse est conquise, Dieux justes !

Vous avez renversé ses murailles robustes,
Couché la citadelle au niveau du sillon,
Et chassé vers Argos un morne tourbillon
De vaincus, vils troupeaux bêlant hors des étables!
Mais j'ai le cœur très sombre, ô Dieux inévitables,
O patients Vengeurs longuement suppliés!
Tous les crimes anciens ne sont pas expiés.

EURYBATÈS.

J'entends une rumeur qui roule, immense, et telle
Que la mer.

TALTHYBIOS.

Il est vrai. Que nous annonce-t-elle?

EURYBATÈS.

Un long cri de victoire et de joie, ô vieillards,
Se mêle par la Ville au bruit strident des chars!
C'est le Maître, entouré de clameurs infinies.

TALTHYBIOS.

Cher Zeus, préserve-le des vieilles Érinyes!

EURYBATÈS.

Un malheur est caché dans l'ombre, je le crains.
Déesses, qui hantez les gouffres souterrains,
Faites ses derniers jours tranquilles et prospères!

Que peut la morne veuve, hélas! d'un tel mari?
 Et c'est pourquoi ton fils, l'enfant que j'ai nourri,
 L'héritier florissant du sceptre et des richesses,
 Vit loin d'Argos et loin des embûches traîtresses.
 Tu le verras. Les temps sont passés à jamais
 Des songes pleins d'horreur où je me consumais,
 Et d'une attente aussi qui semblait éternelle.
 Voici l'homme! Voici l'active Sentinelle
 Du seuil, celui qui m'est plus doux et plus sacré
 Qu'au lointain voyageur ardemment altéré
 Le frais jaillissement de l'eau qui le convie!
 Viens donc, ô Maître, orgueil d'Hellas et de ma vie,
 Et foule fièrement d'un pied victorieux
 Cette pourpre qui mène aux palais des aïeux!

*Les femmes de Klytaimnestra étendent des tapis de pourpre
devant Agamemnôn.*

AGAMEMNÔN.

Je te salue, Argos, de lumière fleurie!
 Salut, temples, foyers, peuple de la patrie!
 Et vous qui de l'opprobre et de l'iniquité
 Avez gardé mon toit depuis longtemps quitté,
 Zeus! Hermès! Apollôn, Prince aux flèches rapides!
 Je vous salue, amis divins des Atréides,
 Qui, dans l'épais filet patiemment tendu,
 Avez amoncelé tout un peuple éperdu,
 Et qui faites encore, au milieu des nuits sombres,
 La tempête du feu gronder sur ses décombres!

KASANDRA.

Dieux! Dieux! La coupe est pleine, et mon jour est venu!

EURYBATÈS.

Malheureuse! Pourquoi gémis-tu de la sorte?

KASANDRA.

Que ne suis-je égorgée, ô Dieux, et déjà morte!
L'irrévocable Hadès m'appelle par mon nom.
Où suis-je?

TALTHYBIOS.

Sous le toit royal d'Agamemnôn.

KASANDRA.

O demeure! de l'homme et des Dieux détestée!
Dans quel antre inondé de sang m'as-tu jetée,
Cher Apollôn?

EURYBATÈS.

Elle a, certes, le flair d'un chien!

TALTHYBIOS.

On dirait qu'elle sent l'odeur d'un meurtre ancien,
Ou qu'un souffle augural offense ses narines.

KASANDRA.

Que la sombre maison penche et croule en ruines!

EURYBATÈS.

Pourquoi la maudis-tu si désespérément?

KASANDRA.

Arrête! En vérité, c'est un égorgement
Monstrueux, et le brave est dompté comme un lâche.
Hâtez-vous! Écartez le taureau de la vache!
Ah! ah! le voile épais l'enserme de plis lourds;
Elle frappe, il mugit, elle frappe toujours;
La fureur de ses yeux jaillit comme une flamme,
L'odieuse femelle! Et le mâle rend l'âme!

TALTHYBIOS.

Quel meurtre lamentable annonce-t-elle ainsi?

KASANDRA.

Cher Dieu, pour y mourir, tu m'as traînée ici!

EURYBATÈS.

Maintenant, elle pleure et gémit sur soi-même.
Un Dieu, dis-tu! Lequel?

KASANDRA.

L'Archer divin qui m'aime!

TALTHYBIOS.

Il t'aime, et te poursuit de sa haine! Comment?

Près du Maître dompté me couche contre terre.
 C'est un suprême honneur, au seul lâche interdit,
 Que de braver la mort. Allons!... Et sois maudit,
 Palais, antre fatal aux tiens, sombre repaire
 De meurtres, où le fils tuera comme le père,
 Nid d'oiseaux carnassiers gorgés, mais non repus!
 Par la foi violée et les serments rompus,
 Par l'affreuse vengeance et le Festin impie,
 Par les yeux vigilants de la ruse accroupie,
 Par le morne Royaume où roulent les vivants,
 Par la terreur des nuits, par le râle des vents,
 Par le gémissement qui monte de l'abîme,
 Par les Dieux haletants sur la piste du crime,
 Par ma Ville enflammée et mon peuple abattu,
 Sois éternellement maudit! maudit sois-tu!

Elle entre dans le palais.

VIII

LES PRÉCÉDENTS, LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

TALTHYBIOS.

Puisse Zeus démentir ses paroles amères!

EURYBATÈS.

Hélas! c'est le souci des hommes éphémères

De suivre, en trébuchant dans l'ombre du chemin,
La mourante lueur d'un jour sans lendemain !

TALTHYBIOS.

Quel homme peut se dire heureux sous les nuées ?

EURYBATÈS.

Comme les grandes eaux qui s'en vont refluées
Et semblent disparaître à l'horizon dormant,
Les biens qu'on croit saisir reculent brusquement.

TALTHYBIOS.

Nul ne peut retenir de ses mains inhabiles
Le tourbillon léger des phalènes mobiles.

EURYBATÈS.

Et nul aussi ne peut arrêter dans son cours
Le torrent déchaîné des lamentables jours !

AGAMEMNÓN, *dans le palais.*

A moi ! je suis frappé mortellement. Infâme !
A moi !

TALTHYBIOS.

Grands Dieux ! quel cri funèbre !

AGAMEMNÓN.

Arrête, femme !

Je meurs.

Je haïssais cet homme, opprobre de ma vie !
 Trois fois je l'ai frappé comme un bœuf mugissant,
 Et, trois fois, le flot tiède et rapide du sang
 A jailli sur ma robe, ineffable rosée !
 Et plus douce à mon cœur qu'à la terre épuisée
 Ta fraîche pluie, ô Zeus, après un jour d'été !

TALTHYBIOS.

J'admire ton audace, et reste épouvanté.

KLYTAIMNESTRA.

Je l'atteste, louez ou blâmez, que m'importe !
 J'ai frappé sûrement, vieillards ! la bête est morte.

EURYBATÈS.

O femme, quel poison du noir Hadès venu,
 Quel fruit maudit poussé hors d'un sol âpre et nu,
 Ont corrodé ta bouche et ton sang ? Quelle rage
 A soufflé dans ton cœur ce monstrueux courage
 D'égorger ton époux de ces mains que voilà,
 Et qu'as-tu fait aux Dieux pour avoir fait cela ?

KLYTAIMNESTRA.

Mes mains ont accompli l'action que j'ai dite.
 Elle est bonne ! et je m'en glorifie.

TALTHYBIOS.

Ah ! maudite !

Est-ce à la sainte Argos qu'un tel opprobre est dû,
Femme ?

EURYBATÈS.

Mais le jeune homme indignement vendu,
L'enfant d'un noble père et d'une mère impie,
Orestès est vivant !

KLYTAIMNESTRA.

Qu'il vive, et qu'il expie
La honte d'être né de ce sang odieux !
Je consens qu'il grandisse, éloigné de mes yeux,
Sans patrie et sans nom. C'est assez qu'il respire.
L'exil est dur ? La mort irrévocable est pire.

TALTHYBIOS.

Grands Dieux ! Ton fils aussi, femme, tu le tuerais ?

KLYTAIMNESTRA.

Son père a bien tué ma fille ! Je le hais.
Je hais tout ce qu'aima, vivant, ce Roi, cet homme,
Ce spectre : Hellas, Argos, la bouche qui le nomme,
Le soleil qui l'a vu, l'air qu'il a respiré,
Ces murs que souille encor son cadavre exécré,
Ces dalles que ses pieds funestes ont touchées,
Les armes des héros par ses mains arrachées,
Et les trésors conquis dans les remparts fumants,
Et ce que j'ai conçu de ses embrassements !

Si l'expiation se mesure au forfait,
Souviens-toi, femme!

KLYTAIMNESTRA.

Soit. J'en subirai l'effet.
Quittez ce vain souci dont votre âme est chargée.
Allez!

Les vieillards sortent.

X

KLYTAIMNESTRA, *seule.*

J'aime, je règne! et ma fille est vengée!
Maintenant, que la foudre éclate au fond des cieux :
Je l'attends, tête haute, et sans baisser les yeux!



KALLIRHOË.

Pour nous, à qui les Dieux ont tout pris, sauf les larmes,
Soumises au destin de maîtres malheureux,
Laissons notre misère, et gémissons sur eux.

ISMÈNA.

Va! sur la noble proie, inerte et chaude encore,
La meute aux yeux ardents hurle et s'entre-dévore!
Nos temples, nos foyers, nos pères d'ans chargés,
Nos frères, nos époux, nos enfants sont vengés :
Troie est morte! qu'Hellas meure de sa victoire!

KALLIRHOË.

O femmes, laissons faire au Sort expiatoire :
Gardons-nous d'ajouter à ces calamités
Par le contentement de nos cœurs irrités.
La bienveillance sied à l'esclave lui-même.

ISMÈNA.

Nous aimons la divine Élektra qui nous aime.
Innocente des maux que nous avons soufferts,
Toujours ses belles mains ont allégé nos fers.
La voici. Que pour elle un jour meilleur renaisse!

Que la Justice éclate, et qu'il arrive enfin,
L'Enfant prédestiné, le jeune homme divin,
L'Irréprochable fils d'une effrayante mère.

KALLIRHOË.

Pour tous ceux qu'il aima dans la vie éphémère,
Prie, ô noble Élektra, ton père vénéré;
Et les Dieux entendront ton appel éploré.

ÉLEKTRA prend une coupe et s'approche du tombeau.

Hermès! prompt Messager qui montes d'un coup d'aile
De la pâle Prairie où germe l'asphodèle
Jusques au pavé d'or des Princes de l'Aithèr,
A toi d'abord, Hermès, le vin pur du Kratèr!

Elle verse la libation.

Daimones très puissants, Rois de la terre antique,
Qui siègez côte à côte en son ombre mystique,
Toi, Dieu terrible, et toi qui fais germer les fleurs,
O Déesse! écoutez le cri de mes douleurs :
Faites que l'Atréide, errant dans l'Hadès blême,
Exauce le désir de son enfant qui l'aime!

Elle verse la seconde libation.

Maintenant, ô mon père, entends aussi ma voix,
Et, du fond de la Nuit irrévocable, vois!
Je gémis, opprimée, et ton fils est esclave!
Ta demeure est aux mains d'un lâche qui te brave,
Qui tient ton lit, ton sceptre, et dévore tes biens.
O Vénérable, entends mes prières! Oh! viens,

Viens! Se glorifiant du meurtre qui la souille,
 Celle qui t'égorgea nous hait et nous dépouille.
 Chère Ombre! sois terrible à ce couple pervers,
 Et dresse le Vengeur promis à nos revers!

Elle verse la troisième libation. — Orestès sort du milieu des rochers.

III

LES PRÉCÉDENTES, ORESTÈS.

ORESTÈS.

Les Dieux accompliront tes vœux, ô noble fille!
 La nuée est déjà moins sombre où l'aube brille,
 Et la mer est moins haute, et moins rude le vent.

ÉLEKTRA.

Que nous veut l'Étranger?

ORESTÈS.

Orestès est vivant.
 Il approche, il est là. — Si tu l'aimes, silence!
 Ne crois pas qu'il recule ou que son cœur balance :
 Il vengera d'un coup son père avec sa sœur.

ÉLEKTRA.

O parole sacrée et pleine de douceur!
 Orestès est vivant?

Saura bien aveugler ces deux bêtes de proie.
 Je l'envelopperai sûrement du filet
 De la ruse, tout lâche et défiant qu'il est;
 Et, si Zeus Justicier m'approuve et me seconde,
 Je le tuerai, comme on égorge un porc immonde!
 Pour ma mère, les Dieux justes m'inspireront.
 Puisque l'heure est venue, il convient d'être prompt;
 La soif du sang me brûle et le Destin m'entraîne.
 Femmes, qu'une de vous se hâte vers la Reine,
 Et dise : « Un voyageur, qui nous est inconnu,
 « O fille de Léda, dans Argos est venu.
 « Il annonce — que Zeus fasse mentir sa bouche! —
 « Qu'Orestès est couché sur la funèbre couche. »

A Elektra.

Elle viendra, joyeuse! Et toi, ma sœur, gémis;
 Accuse hautement les Destins ennemis;
 Sur le père et le fils, sur notre race éteinte,
 Répands toute ton âme en une ardente plainte;
 Lamente-toi, ma sœur! lève les bras aux Cieux!
 Pleure ma mort enfin, et laisse agir les Dieux.

*Une des femmes rentre dans le palais. Orestès prend une coupe
 et s'approche du tombeau.*

Père, père! Entends-moi dans l'argile trempée
 De larmes. Tu n'as point, par la lance et l'épée,
 Rendu l'âme au milieu des hommes, ô guerrier!
 Comme il sied, le front haut et le cœur tout entier.
 Un bûcher glorieux de grands pins et d'érables
 N'a point brûlé ta chair et tes os vénérables;

V

ÉLEKTRA, KALLIRHOË, ISMÈNA,
LE CHŒUR DES KHOËPHORES.

KALLIRHOË.

Cette femme n'a point reconnu son enfant!

ISMÈNA.

Sans doute il est aimé d'un Dieu qui le défend.
Aussi bien, il est doux, après les nuits sans nombre,
De n'entendre plus rien d'invisible dans l'ombre,
En arrière, et de voir avec des yeux hardis
L'aube croître et le jour tomber. Je vous le dis :
Elle croit qu'il est mort, et l'embûche est certaine!

ÉLEKTRA.

Hélas! toujours l'attente, et l'angoisse, et la haine,
Après la sombre veille un sombre lendemain,
Et jusques au tombeau toujours l'âpre chemin!
Qu'avons-nous fait, ô Zeus, pour cette destinée?
Quel crime ai-je commis depuis que je suis née?
Et mon cher Orestès, où donc est son forfait?
Nos pères ont failli; mais nous, qu'avons-nous fait?

Si pour d'autres il faut que l'innocent pâtisse,
Qu'est-ce que ta puissance, ô Zeus, et ta justice ?

KALLIRHOË.

Fille d'Agamemnôn, toi qui parles ainsi,
Dans la sainte Ilios qu'avions-nous fait aussi,
Quand, sur les flots battus par l'aviron rapide,
La fatale Héléna suivit le Priamide ?
Hélas ! l'enfant, la mère, et le père et l'aïeul,
Tout un peuple a payé pour le crime d'un seul !

ÉLEKTRA.

O femmes, il est vrai, grandes sont vos misères.

ISMÈNA.

Exaucez nos désirs et nos larmes sincères :
Sur le seuil qui jadis nous fut hospitalier
Couvrez ces deux enfants de votre bouclier !

ÉLEKTRA.

Ah ! puisque la Justice auguste est son partage,
Rendez à l'héritier son antique héritage,
Chers Dieux !

KALLIRHOË.

Le Maître est mort, que nous avons aimé.
Dieux ! gardez-nous son fils.

ISMÈNA.

C'est qu'elle sent venir les Heures éternelles,
Et l'horreur de la mort jaillit de ses prunelles!

Elektra et les Khoëbhores s'enfuient.

VIII

KLYTAIMNESTRA.

KLYTAIMNESTRA. — *Elle marche, égarée, çà et là.*

C'est vrai, j'ai fui! Quel est ce mendiant, tueur
De Rois? Je ne sais pas. Ma face est en sueur.
L'audace de cet homme est un sombre prodige!
J'entre, il me suit : « Voici le roi d'Argos, » lui dis-je.
Le voyant sur le seuil humblement arrêté,
Le fils de Thyestès l'accueille avec bonté :
« Étranger, ne crains rien. Qu'un Dieu te soit propice ;
« Car tu franchis mon seuil sous un heureux auspice ! »
L'homme approche, et raconte au Chef ce qu'il m'a dit.
Il avance en parlant, puis, brusquement, bondit,
Et plonge un long couteau dans la gorge du Maître!
Je crie. Un serviteur accourt, pour disparaître
En hurlant... Et tandis que l'homme furieux
Redouble, je m'enfuis, les deux mains sur les yeux!
Pourquoi donc ai-je fui? Pourquoi me suis-je tue?

Elle retourne vers le portique en criant.

Hommes, gardes, à moi ! Qu'on saisisse, qu'on tue
 L'Étranger ! Oh ! malheur ! Au meurtre ! au meurtre ! holà !
 Tuez le Vagabond tout sanglant !

Orestès sort du portique, le couteau à la main.

IX

KLYTAIMNESTRA, ORESTÈS.

ORESTÈS.

Reste là !

Pas un cri, pas un souffle ! Ah ! ah ! je te tiens, femme !
 L'heure est venue : il faut que je te parle.

KLYTAIMNESTRA.

Infâme

Vagabond, que veux-tu ? Je ne te connais point.
 Lâche ! que t'ai-je fait ?

ORESTÈS.

Ne serre pas le poing :
 Serre les dents plutôt, femme ! Ouvre toutes grandes
 Tes oreilles. Je vais te dire. Tu demandes
 Qui je suis ! Tu ne sais, et tu ne pressens rien,
 Et ton cœur est toujours de fer, toujours ? C'est bien.
 Je suis ton fils !

KLYTAIMNESTRA.

Mon fils est mort, tais-toi ! Tu railles
Affreusement.

ORESTÈS.

Tu m'as porté dans tes entrailles.
Tel que les Dieux et toi l'avez fait, tel qu'il est,
Reconnais ton enfant. C'est moi. J'ai bu ton lait,
J'ai dormi sur ton sein, et je t'ai dit : « Ma mère ! »
O souvenirs, ô jours de ma joie éphémère !
Et toi, tu souriais, m'appelant par mon nom !

KLYTAIMNESTRA.

Dirais-tu vrai, grands Dieux !

ORESTÈS.

N'approche pas, sinon
Je te tuerai, sans plus parler ni plus attendre.
Écoute ton fils, mère irréprochable et tendre !
Sans respect pour le sang des héros dont je sors,
Tu m'as tout pris, mon nom, mon peuple, mes trésors,
La liberté qui fait la moitié de notre âme !
Oui ! pour mieux accomplir l'abominable trame,
Tu m'as vendu, tu m'as, loin du royal berceau,
Dans la fange, ô fureur ! jeté comme un pourceau !
J'ai ployé sous les coups, j'ai sué sous l'outrage,
J'ai troublé l'air du ciel de mes longs cris de rage,
J'ai maudit la lumière, et l'Ombre, et les Dieux sourds,

